

tralisation administrative, les élections de la P.E.E.A. (comité pan-populaire de libération nationale), etc., n'étaient que tromperies et farces.

L'E.L.A.S. était une armée qui continuait la guerre contre l'Axe à l'intérieur du pays. Cela seul détermine strictement et nettement notre attitude envers elle. En plus, dans sa structure intérieure, elle était réactionnaire, soumise à une discipline « aveugle » devant les supérieurs et le corps des officiers était brillamment remplacé par la bureaucratie stalinienne et les éléments militaires prétoriens groupés dans l'E.L.A.S. Il n'y a pas d'indices, en ce qui concerne sa composition sociale, pour en juger. Mais nous pouvons en avoir une idée approximative par l'aveu effarant de Zachariadès (secrétaire général du parti communiste grec) au 12^e plenum, d'après lequel le pourcentage des ouvriers dans le parti était de 18 %. Il est sûr que, dans l'E.L.A.S., le pourcentage était beaucoup plus faible.

7. — Les bagarres entre l'E.A.M. et les autres organisations nationalistes, ainsi que le gouvernement du Caire, s'expliquent par les influences étrangères et par l'exigence de l'E.A.M. de monopoliser la lutte nationaliste.

Ces exigences, d'autre part, s'expliquent par l'origine sociale et la psychologie de sa direction ainsi que par les conditions créées dans le pays après la défaite et l'occupation. On sait que, par un mauvais jeu de l'histoire, la bureaucratie stalinienne de l'U.R.S.S., et avec elle les staliniens des pays capitalistes, ont fini par croire qu'ils sont tout-puissants et que cette toute-puissance est due à leurs capacités et aux moyens qu'ils emploient : les manœuvres, la tromperie, l'hypocrisie, la calomnie, la terreur, l'assassinat. L'impuissance de la bourgeoisie, après la défaite et l'incapacité du prolétariat de profiter de la défaite de son ennemi de classe, portèrent à la surface, après les premiers tournants favorables dans l'évolution des opérations militaires, les couches petites bourgeoises enrivées encore par l'épopée albanaise. Ces couches trouvèrent dans la personne des staliniens — et sur une scène vide de chefs politiques connus — leurs représentants les plus qualifiés.

Les conditions dans lesquelles le mouvement de l'E.A.M. se développa et l'origine de ses chefs expliquent ses exigences, ses accusations de trahison contre tout ce qui n'était pas avec lui, ses atrocités et l'amalgame multicolore de son idéologie, avec son super-chauvinisme, sa morale, son racisme, son hypocrisie et sa singulière « République populaire ». Mais les couches petites bourgeoises ne sont pas capables d'une politique indépendante. Avec leur soi-disant action indépendante, elles ouvrent la voie à la bourgeoisie. Elles sont capables de mener une politique jusqu'à l'absurdité. L'E.A.M. fut conséquente sur ces deux plans : il a ouvert la voie à la bourgeoisie et poussa sa politique jusqu'à l'absurdité la plus ahurissante. La bourgeoisie devait intervenir et soumettre l'E.A.M. à son contrôle, d'autant plus qu'elle connaissait les rapports de la direction de celui-ci avec le gouvernement de l'U.R.S.S. L'E.A.M., par toute sa politique, avait lui-même préparé sa soumission.

IV. — Pourquoi la guerre n'a pu être transformée en révolution

8. La révolution n'est pas liée à la guerre par des liens magiques et mystérieux. Toutes les deux, la guerre comme la révolution, expriment les puissantes tendances des forces productives à rompre les chaînes de la propriété privée et des Etats nationaux dans lesquelles elles étouffent et à s'unifier sur une échelle européenne et mondiale. La guerre vers laquelle la société est conduite automatiquement par la tendance irréductible des forces productrices, lorsque la classe ouvrière, seule capable de donner une solution définitive, est vaincue et abandonnée ses devoirs de classe grâce à la trahison de sa direction — la guerre crée par elle-même les prémisses nécessaires au regroupement des forces de la classe ouvrière et à la révolution. Mais ceci n'est possible que par les conditions concrètes qu'elle crée et par les changements qui se font dans la conscience des masses grâce à ces conditions. L'enthousiasme, qui est inévitable au début de la guerre, se dissipe sous l'influence des conséquences atroces que la guerre a pour les masses, le mécontentement augmente, l'opposition des masses à leurs impérialismes et à leur propre direction qui n'est que l'agent des impérialistes, s'approfondit en réveillant de plus en plus leur conscience de classe.

Ainsi avec l'aggravation des difficultés pour la classe dominante, la situation s'achemine vers la rupture de l'union intérieure, l'effondrement du front intérieur et vers la révolution. Les révolutionnaires internationalistes contribuent à l'accélération des rythmes de ce processus objectif, par leur lutte intransigeante contre toutes les organisations patriotiques et social-patriotiques ouvertes ou camouflées, par leur fidélité inflexible à la politique du défaitisme révolutionnaire.

10. Mais la deuxième guerre mondiale eut une particularité défavorable à la révolution. L'avance foudroyante des armées allemandes, au début de la guerre, n'a pas permis à la classe ouvrière de profiter de l'effondrement du front et de la décomposition de l'appareil étatique qui s'ensuivit.

Dans les conditions de l'occupation militaire, les masses ne voyaient d'autres responsables de leur situation atroce que les Allemands et c'est sur eux qu'étaient canalisés toute leur indignation et leur mécontentement. Les mesures barbares des autorités occupantes nourrissaient la haine nationaliste et renforçaient la propagande nationaliste. Le regroupement indépendant et la lutte de classes du prolétariat rencontraient des difficultés objectives insurmontables. La propagande internationaliste perdait de sa force persuasive et l'avant-garde prolétarienne restait isolée des masses. Les organisations nationalistes du type de l'E.A.M. acquéraient de la force et de l'autorité et leur action nationaliste enragée aggravait encore la haine d'un côté comme de l'autre. L'U.R.S.S., sa vieille tradition, le prestige des partis communistes et socialistes qui se trouvaient à la tête de la résistance nationaliste augmentaient la confusion et les difficultés que rencontraient la propagande internationaliste et l'action de classe révolutionnaire des ouvriers. Le développement du mouvement nationaliste dans les pays occupés et surtout l'activité nationaliste des partis communistes et la honteuse politique panslaviste et antiallemande du gouvernement soviétique exerçaient une influence qui freinait terriblement les processus révolutionnaires en Allemagne. Les masses prolétariennes d'Allemagne étaient stoppées dans leur lutte révolutionnaire contre la guerre et contre l'impérialisme hitlérien qui mourait de partout autour d'elles. Les défaites antérieures et la dissolution des organisations de la classe ouvrière, la politique honteuse de la II^e et surtout de la III^e Internationale et de la bureaucratie soviétique aggravèrent la faiblesse de la classe ouvrière et exercèrent une influence sur l'évolution de la guerre. C'est ainsi que s'explique la prolongation de la guerre, les mouvements de résistance et l'évolution de cette guerre, si défavorable à la révolution.

Après le déplacement des théâtres d'opérations militaires sur le territoire européen et après la « libération » des pays occupés, la situation commence à changer. Les obstacles moraux, psychologiques et politiques qui freinaient les masses et retenaient les forces révolutionnaires commencent à reculer et les masses retrouvent une orientation de classe.

La haine antiallemande qui fut le frein le plus puissant contre la révolution a faibli. Mais l'évolution des événements militaires se fait à un rythme beaucoup plus rapide que l'évolution de la conscience des masses. Les Alliés — et les Russes plus que les autres — pressentent le danger et accélèrent leur poussée. Dans les villes qui pendant la dernière phase de la guerre à l'intérieur de l'Allemagne étaient soumises à des bombardements convergents, le soulèvement révolutionnaire était impossible. Ainsi, avant que les processus favorables à la révolution qui commencent dans toute l'Europe et en Allemagne, atteignent leur point d'éclatement, l'impérialisme allemand était terrassé et capitulait et les armées alliées inondaient l'Allemagne.

V. — Le mouvement de décembre

11. Quelques jours après la « libération » le premier enthousiasme des masses commence à se dissiper, et un sentiment de déception, d'amertume et d'indignation gagne les masses. Elles voient que la situation est la même et même pire qu'avant. En la personne des ministres éamiques, elles voient les valets les plus serviles des exploiters. Les seules paroles qu'elles leur entendent proférer sont des appels au travail, à la discipline et à l'ordre pour le redressement du pays. L'atmosphère si troublée par les processus antérieurs commence à s'éclaircir.

De nouveaux et confus regroupements s'opèrent à un rythme encore lent autour de nouveaux axes et avec comme force motrice les intérêts matériels des masses. L'échafaudage bariolé de l'E.A.M. commence à peine à se différencier dans la lutte de classes qui se développe.

Le putsch militaire de l'E.A.M. arrête l'évolution psychologique du mouvement. La bureaucratie stalinienne, les éléments militaires prétoriens, les chefs des francs-tireurs s'intéressaient à leurs privilèges, à l'incorporation de leurs cadres dans l'appareil militaire et étatique et cherchaient à s'assurer contre toute vengeance pour les innombrables crimes qu'ils avaient commis dans tout le pays.

Le gouvernement cherchait, d'une part, à écraser le mouvement des masses qui se développait dangereusement et, d'autre part, à rétablir la force de l'Etat officiel contre les irréguliers dont la direction était en liaison avec la bureaucratie soviétique.

Ce même phénomène de choc entre l'Etat officiel et les formations militaires irrégulières qui défendirent sa cause et lutèrent pour lui, nous l'avons vu déjà en 1826 (après la guerre